

La lettre et l'image

Brefs propos introductifs en faveur d'une poétique de l'écart¹.

Maité Molina Marmol, Lucienne Strivay et Carl Havelange

Le livre que l'on tient en main, enquête sur les territoires du visible, constitue les actes d'un colloque qui s'est tenu, à l'Université de Liège, du 15 au 17 décembre 2009. Réunissant une trentaine de chercheurs de toutes nationalités, mais principalement marocains et belges, il avait pour thème "La lettre et l'image" et s'inscrivait dans les activités du groupe de recherche belgo-marocain initié, dès 1998, par Danielle Bajomée, de l'Université de Liège, et Abdel Mabrouk, de l'Université d'El Jadida. Avant d'introduire "La lettre et l'image", il nous plaît, d'abord, et il nous importe tout particulièrement, de dire l'importance que ce groupe de recherches belgo-marocain sur l'interculturel a eu pour chacun d'entre nous, contributeurs de ce volume. Pendant plus de dix années, réunions, échanges, enseignements partagés et colloques, tantôt à El Jadida et tantôt à Liège, ont rendu possible une recherche véritablement collaborative, féconde, exigeante, chaleureuse et – ce n'en est pas la moindre des dimensions - profondément soutenue par le développement d'un réseau d'affinités intellectuelles et d'amitiés que les années ne démentent pas et qui reste, aujourd'hui encore, le moteur de nouveaux projets. Peut-on rêver plus heureux déploiement, dans nos parcours de recherche et d'enseignement, que cette occasion de développer durablement de tels partenariats?

*

Quelques mots à propos de l'histoire de notre groupe de recherche feront mieux comprendre comment nous en sommes arrivés au thème de "La lettre et l'image". A

¹ Introduction de : Maité MOLINA MARMOL, Carl HAVELANGE et Lucienne STRIVAY (dir.), *La lettre et l'image. Enquête sur les territoires du visible*, actes du colloque international organisé à l'Université de Liège du 15 au 17 décembre 2009, à paraître en 2015 aux Presses de l'Université Chouaib Doukkali d'El Jadida.

l'origine, nous étions inspirés surtout par les études littéraires, par la confrontation de ces sensibilités à la fois parentes et distinctes qui se donnent à lire dans les littératures du Maghreb et dans celles de Belgique et de France. Peu à peu, l'idée d'interculturalité – qui suppose, à bien y réfléchir, aussi bien le croisement des genres, des regards, des disciplines, que celui des traditions littéraires -, nous a amenés à élargir considérablement le champ de nos préoccupations. Ce furent d'abord, un peu timidement, l'ethnologie, l'histoire, la philosophie, la linguistique, la sociologie qui s'immiscèrent dans les travaux du groupe de recherches, pour y occuper, bientôt, une place de plus en plus importante. Ce furent aussi des objets – le cinéma, la photographie, la danse, la calligraphie -, des objets qui s'invitèrent, de plus en plus nombreux, et prirent place, tout naturellement, parmi la collection des textes qui, d'abord, avait retenu surtout l'attention. Ce furent enfin des lieux – l'Amérique et la Mongolie, par exemple -, qui élargirent les topographies initiales du Maroc et de la Belgique.

Heureuse contamination dont les colloques consacrés au thème de l'exil et de l'oralité portent tout particulièrement la trace². En 2007, à El Jadida, en interrogeant les relations entre oralité et écriture, nous sommes en effet revenus, d'une certaine manière, à cette thématique de l'exil qui nous avait occupés un peu auparavant. Exil littéraire, exil intérieur, exil vécu, exil imaginaire : nous voyions bien que l'exil était une question par nature transfrontalière ! Non seulement parce qu'il invite à penser le passage des frontières géographiques et culturelles, que nous avons d'abord en vue, mais aussi, et peut-être surtout, de n'être lui-même pensable qu'à franchir – ou à transgresser - les frontières des genres, des disciplines, des regards. C'est à la suite de ce colloque, au fil des conversations qui nous réunissaient dans ces endroits un peu magiques, ryads ou restaurants du bord de mer, où nous entraînait l'hospitalité marocaine, que nous avons convenu de franchir encore un pas de plus dans cette construction de l'idée ouverte d'interculturalité qui nous occupait tous.

L'interculturalité, disions-nous, dont l'exil était en quelque sorte le modèle, est affaire à la fois de lien et de disjonction, de proximité et de distance, d'articulation et de

² Abdelouahed MABROUR et Danielle BAJOMEE (éds.), *Exils imaginaires et exils réels dans le domaine francophone*, Université Chouaïb Doukkali, « Colloques et séminaires », vol.5, 2004 et Abdelouahed MABROUR et Danielle BAJOMEE (éds.), *Autour de l'oralité et de l'écriture*, Université Chouaïb Doukkali, « Colloques et séminaires », vol.11, 2011.

désarticulation, d'attraction et de déracinement. Et jamais, bien sûr, elle n'est tout à fait d'un côté ni de l'autre : mais toujours dans l'entre-deux, qui constitue la tache aveugle où essentiellement se tient l'expérience vécue de l'exil, comme l'idée d'interculturalité que nous cherchions à appréhender. L'interculturalité, au sens élargi où désormais nous voulions l'entendre, c'est, par excellence, l'espace, toujours indéterminé, toujours à parcourir, d'un écart. Dès lors avons-nous voulu considérer deux modalités de l'expression et de l'expérience où cet écart propre à l'idée d'interculturalité nous paraissait tout particulièrement agissante : « la lettre et l'image ».

*

L'image est dans le texte, dit-on, et le texte, peut-être, dans l'image. Mais il existe entre l'un et l'autre un abîme infranchissable qu'aucun mot, ni aucune image, ne sauraient combler. On ne peut mettre une image en mots, ni des mots en images, sans percevoir la profondeur de cet abîme. Ce sont ces relations d'exil entre la lettre et l'image, c'est-à-dire ces relations à la fois de proximité et de distance, que nous avons voulu interroger dans le cadre de ce colloque et de ce livre, ces relations d'exil telles qu'elles sont diversement élaborées selon les cultures, les contextes, les époques. Ces relations d'exil, c'est-à-dire l'éstran qui toujours balance entre la lettre et l'image, entre le dit et le vu, entre l'intelligible et le sensible, et qui nous inscrit, nous qui sommes tous habités à la fois par des mots et par des images, dans ce lieu d'incomplétude, de désir et de mélancolie, qui donne au geste de connaître sa dimension véritable. L'image, dans les relations qu'elle entretient avec la lettre, est un objet interculturel : comment, dès lors, penser *avec* les images – et non pas seulement à *propos des images* – est la question que nous avons souhaité placer en bannière du présent ouvrage !

L'image est en dépôt dans le texte, ce qui signifie qu'elle est à la fois, en sa mutité même, traduite et construite par les magies du verbe, rétive pourtant et tout en échappées. L'image est-elle instauratrice du texte ou le texte de l'image ? Nulle réponse assurée en cette matière : c'est à leur point de rencontre que sont en travail quelques-unes des plus cruciales expériences du monde.

Tant de questions, dès lors, se sont posées à nous, auxquelles chacun des textes qui suit, en son lieu propre, tente de répondre – croisant l'écriture et le corps, le corps et

la peinture, fantômes et lacets des lignes qu'elles dansent ou qu'elles murmurent... Quelquefois le peintre et l'écrivain ne font qu'un, et l'écart devient connexion. Souvent le texte et la figuration s'observent fascinés par ce qu'ils ne sont pas, amoureux de leurs différences et intuitivement certains de ce qu'ils partagent. Parfois, ils tentent de s'asservir mutuellement ou de tenir leur autonomie respective pour s'épanouir en un chant à deux voix. On ne saurait ici enclorre tous les cas de figure qu'entretient la complexité de leurs rapports et de leurs réseaux inouïs avec le social, le sacré et le politique.

Au cœur de nos travaux, nous avons également placé la question de la figuration, à la manière dont l'a récemment définie Philippe Descola, c'est à dire « cette opération universelle au moyen de laquelle un objet matériel quelconque est investi de façon ostensible d'une « agence » (au sens de l'anglais *agency*) socialement définie à la suite d'une action de façonnage, d'aménagement, d'ornementation ou de mise en situation visant à lui donner un potentiel d'évocation iconique d'un prototype réel ou imaginaire qu'il dénote de façon indicielle (par délégation d'intentionnalité) en jouant sur une ressemblance directe de type mimétique ou sur tout autre type de motivation identifiable de façon médiate ou immédiate »³.

On prendra la mesure, en lisant les textes qui suivent, de cette énergie qui innerve les images et dont témoignent, comme secrètement et chaque fois de manière singulière, les mots auxquels elles se nouent. Peinture, écriture, photographie, chorégraphie, illustration, graffiti, images intérieures, mémoires - mémoires de soi et mémoires du monde, corps figurés et corps fantasmés, masques, visages, l'œil, le regard que dessinent le trait ou la lettre : les domaines que nous avons abordés sont si vastes que, bien entendu, nous n'espérons d'aucune manière clore ici le débat de la lettre et de l'image, mais témoigner, plutôt, seulement, en faveur d'une expérience de pensée partagée, sinon même d'une méthode : nous amorçons ici des lignes de force ou de fuite, des lignes de plan ou d'horizon, des articulations, des relations intelligibles plus que des dispositions d'ordre. Et ces lignes de force, sans cesse, nous ramènent à la même poétique de l'exil ou, plutôt, de l'écart qui, elle, peut-être, se constitue en méthode. Au moins, pour conclure cette introduction, en formulons-nous le vœu ardent et

³ Philippe DESCOLA, *La fabrique des images. Visions du monde et formes de la représentation*, Paris, Somogy-musée du quai Branly, 2009.

conseillons-nous au lecteur d'aborder les pages qui suivent dans ce même mouvement, heureux, de l'écart qui leur a donné naissance !